

DISCOURS SUR LE MALAISE SOCIAL ET IDENTITAIRE DANS QUELQUES ŒUVRES DE TIERNO MONÉNEMBO

Samedi KOYE

Université de Moundou, Tchad

samedi_koye@yahoo.fr

&

Djaldi Simon ANDJAFFA

Université de Sarh, Tchad

andjaffadjaldisimon@gmail.com

Résumé : Les romanciers africains francophones se sont, en raison du malaise social et identitaire sous-tendu par des réalités sociopolitiques, notamment les guerres et les dictatures, récurrentement intéressés à des thématiques tournant autour de l'errance, du nomadisme, de l'immigration, voire de l'exil. Tierno Monénembo est l'un de ces auteurs pour qui la question mérite d'être rigoureusement posée. Le présent travail a pour objet de montrer que la plupart des personnages, qui peuplent les œuvres de cet auteur, sont, non seulement sévèrement victimes de la précarité sociale, mais aussi victimes d'un profond malaise identitaire au point qu'ils s'ignorent ou ne se reconnaissent plus. La réflexion a finalement permis de décrypter, à l'aune d'une démarche à la fois descriptive et analytique, la façon dont le romancier franco-guinéen a décrit le malaise social et identitaire de ses personnages.

Mots clés : dictature, fiction, malaise social, malaise identitaire, existence.

Abstract: Because of the social and identity malaise underpinned by socio-political realities, notably wars and dictatorships, French-speaking African novelists have been recurrently interested in themes revolving around wandering, nomadism, immigration, and even exile. Tierno Monénembo is one of those authors for whom the question deserves to be rigorously asked. The present work aims to show that most of the characters, who populate the works of this author, are not only severely victims of social precariousness, but also victims of a deep identity malaise to the point that they ignore or no longer recognize themselves. The reflection finally made it possible to decipher, using an approach that is both descriptive and analytical, the way in which the Franco-Guinean novelist described the social and identity malaise of his characters.

Key words : dictatorship, fiction, social malaise, identity malaise, existence.

Introduction

La question de l'identité occupe de nos jours, une place charnière dans les débats tant politiques, littéraires que socioculturels. Elle constitue l'axe fondamental des travaux de beaucoup de chercheurs, d'auteurs, mais aussi et surtout de musiciens. Aussi apparaît-elle de façon pluridimensionnelle et prédominante dans la littérature.

C'est particulièrement le cas de la littérature négro-africaine d'expression française où l'identité est à la fois un thème et un fait, récurrent et protéiforme. La plupart des chefs-d'œuvre ont été, en effet, produits en fonction des contextes qui prévalent dans les milieux sociaux. C'est à Paris que le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, le Guyanais Léon-Gontran Damas et le Martiniquais Aimé Césaire posent les jalons du mouvement de la Négritude qui, en réalité, est l'expression de l'identité née de suite d'un malaise social. C'est également en Afrique et ou en Europe que les Congolais Tchicaya U'Tamsi et Henri Lopès produisent leurs œuvres. C'est encore en exil que le Guinéen William Sassine écrit son texte. C'est enfin dans le même contexte que Camara Laye, Alioune Fantouré et Tierno Monénembo contribuent à l'expansion de la littérature africaine d'expression française. De même, dans un contexte sociétal où l'individu se sent, de tout temps, étranger à l'ailleurs comme à son propre terroir et où, trop souvent, les personnages errent faute de point de chute, de refuge, il est important de réfléchir sur les concepts de l'identité. D'ailleurs, ce n'est pas fortuit lorsque, de par le monde, festivals, colloques, conférences, émissions radiophoniques et autres rencontres traitent de la question de l'identité. Nous comprenons que ce concept est passionnant et mérite d'être étudié. Quels sont les problèmes sociaux réels qui mettent en cause la question de l'identité chez les personnages de cet auteur au point où ces derniers ne se reconnaissent plus ou s'ignorent? La réflexion montrera, à l'aide de la méthode descriptive et analytique comment Monénembo décrit le malaise social et identitaire des personnages dans ses fictions.

1. Le malaise social au cœur des fictions de Monénembo.

Dans ses fictions, Tierno Monénembo s'est particulièrement intéressé à la situation précaire des petites gens qui, seules, peuvent être capables, selon lui, de rendre fidèlement témoignage des réalités africaines. Aussi la plupart des personnages, qui peuplent les œuvres de cet auteur, sont-ils partout sévèrement victimes de la précarité sociale. En témoigne le titre de l'ouvrage de Noémie Auzas consacré à l'œuvre de l'auteur guinéen : *Tierno Monénembo, une écriture de l'instable*¹. Dans cet ouvrage critique, Auzas s'évertue à montrer que chez Tierno Monénembo « les personnages évoluent dans un monde incertain et se heurtent à d'innombrables difficultés quotidiennes » (Auzas 2004, p.31). Pour elle, si l'univers

¹ Selon Jacques Chevrier, qui a préfacé cet ouvrage de Noémie Auzas, « l'écriture de l'instable renvoie à un univers chaotique, à la fois carnavalesque et apocalyptique, c'est-à-dire marqué du double signe de l'inachèvement et de la régénération, et dans lequel la réalité se dérobe plus souvent qu'elle ne s'affiche » (Jacques CHEVRIER préfaçant Noémie AUZAS, 2004 : 9).

même de ses romans se trouve précaire, déstructuré et instable, dans l'ensemble, son confrère guinéen présente les conditions de vie et de travail des démunis, c'est-à-dire des défavorisés, des déshérités. C'est l'exemple des populations de Leydi-Bondi, bas-fonds de Djimméyabé, dans *Les Écailles du ciel*, des immigrés africains errant au cœur de Lyon dans *Un Rêve utile*, des exilées africaines galérant à Paris dans *La Tribu des Gonzesses*, des exilés guinéens traînant leur misère dans *Un Attiéké pour Elgass*.

1.1. Précarité et misère démesurée des personnages

En vérité, beaucoup des personnages sont en quête du mieux-être, d'un endroit reposant. Tous aspirent à une vie décente. Aussi pourrions-nous affirmer que le problème de survie se pose à eux tous avec acuité. C'est, par exemple, la principale préoccupation de Cousin Samba lorsqu'il est arrivé, pour la première fois, en ville. Après une première nuit en plein air, il a été contraint de mendier et de voler pour se nourrir et la nuit, il s'installe « comme tout autre sur une portion tranquille de trottoir » (Monénembo 1986, p. 104). Il continuera à vivre de larcins jusqu'au jour où Oumou-Thiaga, en femme avertie et généreuse, le met face à la réalité du chômage : « Les demandeurs d'emploi, lui dit-elle, sont nombreux et il faut faire la queue » (Monénembo 1986, p.105). Cousin Samba se met alors à l'œuvre et passera plusieurs mois de galère avant d'obtenir un poste de domestique chez les Tricochet. Cependant, dans *Les Écailles du ciel*, il n'est pas non plus rare de rencontrer d'autres personnages qui traînent leur misère à longueurs de journées et de nuits. C'est le cas de tous les habitants des bas-fonds. Si les populations d'En-haut vivent dans une opulence insolente, celles des bas-fonds crèvent quotidiennement de faim et d'épidémies. Le malaise social y est criard. Aussi errent-ils quotidiennement dans les coins et recoins de Leydi-Bondi. Ils se consolent ainsi en se noyant dans l'alcool et les murmures. L'alcool délie leurs langues, mais les met souvent hors d'eux. C'est pourquoi lorsque Bandiougou dit avoir vu une ombre, ses compagnons attribuent cette vision à l'effet de l'alcool. Il en est de même pour Koulloun qui n'arrive plus à rendre compte de ce qu'il a vu au soir de la dernière attaque de chez Ngaoulo : le narrateur dit avoir une mémoire brouillée à cause des « vapeurs de l'alcool » (Monénembo 1986, p.175). Bref, tous frêles et puants, ces personnages constituent le symbole ou l'emblème même de la précarité qui sévit dans les Bas-fonds en marge de l'insolente opulence de la minorité des populations d'En-haut. .

Dans *La Tribu des Gonzesses*, en outre, la quasi-totalité des exilées réunies au cœur de Paris ne cherchent qu'une seule chose : l'argent (« C'est l'argent qui m'a amenée ici, wallâhi, déclare Sia, celle qui fait des ménages », (Monénembo 2006, p. 39). Toutes courent donc inlassablement derrière ce métal ou ce billet de banque pour améliorer leurs conditions de vie. En témoignent les propos pathétiques d'Éyenga, de Sia, de Zenzie et d'Okassa de la pièce de théâtre de l'auteur guinéen :

éyenga
comment aurait-on survécu ?
sia
dans cet enfer² !
zenzie
dans cette merde !
okassa
Dans cette galère !
Monénembo (2006, pp. 29, 37 et 77)

Ce refrain n'est point gratuit. Il traduit le mal-être des exilés africains en Europe, en général, et en France en particulier. Aussi les exilées de *La Tribu des Gonzesses* se lancent-elles chacune dans une activité à but lucratif, quoique subalterne, voire déshumanisante : Éyenga est une couturière qui sert en même temps de mère de fortune et de confidente ; Penda vit de la prostitution et s'en réjouit sans honte ni remords ; Sia fait des ménages ; Okassa cherche un mari blanc, et Néné Gallé se dit étudiante. Cela dit, toutes ces femmes noires se sont exilées en France pour chercher du travail en vue de l'amélioration de leurs conditions sociales. Personne ne les a chassées de leurs terres natales. Elles ont choisi l'exil et y voient une curatelle, une sinécure. Autrement dit, loin d'être des exilées politiques, c'est-à-dire des migrantes forcées, les exilées africaines de *La Tribu des Gonzesses* font partie des migrantes économiques.

Cependant, la situation des exilées de *La Tribu des Gonzesses* n'est pas différente de celle des immigrés d'*Un Rêve utile*. Dans ce texte, Tierno Monénembo s'est également évertué à dévoiler la misère criarde des exilés africains en terre française. Gardiens des banlieues et des baraques insalubres du ghetto des Noirs, balayeurs des rues et des marchés, laveurs des toilettes et autres endroits immondes, ils sont tous contraints de faire la volonté de leurs maîtres comme le rapporte tristement cette voix :

Le chef il dit : allez là, on y va même si on n'a pas dormi. On n'est pas comme vous autres, on n'est même pas payés. On travaille, on travaille, on n'est même pas payés. Va là-bas, on y va. Le chef, il donne juste le prix de la sauce. Le reste c'est nous que on cueille nous-mêmes. Chacun puise où il peut. C'est comme ça, il faut vivre »

Monénembo (1991, p. 33-34)

Cette misère démesurée, exprimée dans un français d'ouvrier, expose et réduit la grande majorité des exilés à la mendicité la plus notoire. En témoigne cette phrase : « Donne-nous ces cacahuètes, dit une voix. Nous ne sommes que des niama-niama (des personnes de conditions difficiles) » (Monénembo 1991, p. 36-37). Cependant, pour beaucoup, cela est tout normal ; car la vie est ainsi

² C'est nous qui soulignons.

faite comme le fait remarquer cette autre voix : « Quand il donne les ordres, nous, on serre les testicules parce que l'existence c'est ainsi que le Bon Dieu l'a mitonnée : d'aucuns versent des larmes, d'autres s'en désaltèrent » (Monénembo 1991, p. 37). Autrement dit, la vie rassemble deux camps : le camp des riches, des forts, des exploités, des dominateurs, d'une part, et celui des pauvres, des faibles, des exploités, des dominés, d'autre part. Parmi ces derniers, certains souffrent dans leurs pays d'accueil, mais ne peuvent retourner dans leurs pays d'origine ; en effet, ils y sont interdits de séjour. C'est l'exemple du professeur Toussaint et de Galant-Métro, le « maître de circonférence »³ (Monénembo 1991, p.86), résidant à Lyon et, tour à tour, hôtes de marque du fils du vieux Ndong, « 100% Bamiléké » (Monénembo 1991, p. 84). Une telle vie précaire, rapprochement au contraire le petit peuple.

1.2. Consolidation des liens

Heureusement, comme le dit Selom Komlan Gbanou, dans son article intitulé "*Tierno Monénembo : la lettre et l'exil*", publié dans la revue **Tangence** (en ligne), la misère, qui tient en otage les Africains en terre d'exil, consolide en même temps leurs relations :

La misère solidarise tous ces exilés africains dans une fraternité qui se crée au hasard des rencontres. Ils sont tous condamnés au même sort : se battre pour une intégration jamais réussie contre le racisme et la précarité, mais déterminés cependant à être " d'ici", "un ici" qui convoque, en filigrane un là-bas qui les a rejetés et dont ils ont toujours souvenir, même s'ils ne peuvent et ne veulent plus y retourner

Gbanou (2003, p.56)

En d'autres termes, la misère rapproche les exilés, quels que soient leurs pays d'origine et les raisons de leur départ. Aussi tous cultivent-ils une solidarité très poussée les uns envers les autres. Sans se donner un appellatif particulier et identificatoire comme c'est le cas dans *Un Attiéké pour Elgass* avec le mot « frères-pays », tous développent entre eux des liens très forts. À ce titre, au nom des normes non écrites, les premiers réservent toujours un accueil chaleureux aux arrivants. C'est l'exemple de cette voix anonyme qui laisse des consignes à son compatriote qui doit venir à Lyon pour la première fois :

Dans l'argent que j'envoie à présent, tu garderas deux cents francs. C'est pour payer ton taxi. Le taxi, tu lui diras de te déposer à la gare de Lyon ; tu arrives à l'aéroport à midi. Tu en as pour une heure à accomplir les formalités de débarquement. Tu viseras le train de 16h : celui qui arrive ici

³ L'auteur a utilisé l'expression « maître de circonférence » pour parler de « maître de conférence » comme grade universitaire.

à 21h. Je serai là pour t'accueillir. Si par hasard, tu ne me voyais pas en descendant du train, reste sur le quai, ne bouge pas, je viendrai te chercher

Monénembo (1991, p. 81)

Comme nous le constatons, les immigrés africains d'*Un Rêve utile* sont solidaires les uns des autres. Ils s'organisent en colonie et se réunissent constamment dans cette ville française fortement marquée par le pluriel et le divers : Lyon est un centre mégapole aux milles races et origines enchevêtrées. Dans *Un Attiéké pour Elgass*, en outre, les exilés guinéens en terre ivoirienne « n'ont plus en commun que la disette, la rage de l'impuissance » (Monénembo 1993, p.18). Encore majoritairement étudiants et dispensant des cours comme vacataires dans des collèges, ils ne sont même pas payés : « Cela faisait des mois que ceux d'entre nous qui avaient la chance de donner des cours dans un collège n'avaient pas été payés. On passait des jours entiers sans manger un morceau de pain » (Monénembo 1993, p.79). Aussi la plupart d'entre les exilés guinéens se retrouvent-ils souvent blottis dans les maquis d'Abidjan pour chasser les soucis. Généralement, ils viennent se régaler d'attiéké chez tantie Akissi. C'est aussi en ce lieu que la communauté guinéenne en Côte-d'Ivoire se rassemble pour fêter le départ de la petite Idjatou, la sœur d'Elgass, pour Bruxelles. Cependant, entre Mermoz, quartier où se trouvent le campus et où habitent la plupart des étudiants guinéens en Côte-d'Ivoire, et le maquis où Idjatou les attend impatiemment, c'est presque toute la ville qu'il faut parcourir, qu'il faut traverser, soit à pied, soit en bus, par la ligne douze. Et c'est Badio lui-même qui le dit : « Aller en ville n'est pas si simple » (Monénembo 1993, p.23). Pour y arriver, il faut justement faire mille détours, mille escales, mille coins et recoins. Il faut contourner Cocody, longer le Plateau, franchir le pont, pour arriver à Treichville. Ainsi, Badio, le narrateur, et ses amis, qui traînent leur misère dans les rues et quartiers d'Abidjan, vont faire attendre longuement Idjatou. Ployant sous une misère noire, ils s'arrêtent à tout bout de champ, soit pour se renseigner au sujet de leurs vacances dans un lycée, soit pour contracter un crédit chez un des amis exilés ou immigrés plus fortunés, soit pour entretenir des relations avec une prostituée, soit pour demander un article dans le magasin-bar du Libanais du quartier qui ne cesse d'abuser des filles mineures. Ils ne la rejoindront que très tard dans la nuit. Ainsi, loin de leur patrie, les personnages de Monénembo souffrent. En dehors de leurs conditions sociales très instables, ils subissent à la cité universitaire, la cité Mermoz, toutes les inégalités et les injustices liées à leur statut. Dans le roman, le narrateur s'en explique avec désespoir : « Ce côté-ci fut définitivement abandonné aux rats, au délabrement et aux Guinéens » (Monénembo 1993, p.18). Ils sont alors marginalisés, méprisés et pointés du doigt partout où ils passent.

Enfin, cette précarité aiguë conduit également la plupart des personnages féminins de Tierno Monénembo à verser dans la prostitution. Dans *Les Écailles du ciel*, Oumou-Thiaga et sa fille Yabouleh sont contraintes de vendre leurs corps sans honte ni douleur pour subsister comme le dit le texte : « En guise

d'appoint pendant la journée, elle (Oumou-Thiaga) recevait un ou deux hommes qui pouvaient payer » (Monénembo 1986, p.108), tandis que « Yabouleh (la fille d'Oumou-Thiaga) offrait ses charmes, moulée dans son bikini jersey et son soutien-gorge ajouré, prometteuse » (Monénembo 1986, p.19). Plus tard, ce sera l'honorable Johnny Limited qui sera follement épris de Yabouleh. Selon le narrateur, « il venait s'agenouiller à ses pieds, lui baisait la main, lui écrivait des odes et, surtout, il n'oubliait jamais, à chacune de ses visites, de lui apporter une corbeille de fleurs sous lesquelles il dissimulait des billets de banque » (Monénembo 1986, p.164).

Ces billets de banque, qu'elle obtient en échange des charmes de son corps, lui permettent de supporter les charges de sa famille et de s'occuper de l'homme qu'elle aime. Cela est d'autant vrai que malheureux, mais, dans cette merde, personne n'a le choix comme c'est le cas ici : « Tant qu'elle vécut, Yabouleh s'occupa du linge du vieux (Bandiougou) et lui fournit de l'argent de poche, partageant avec lui, en bonne fille des Bas-Fonds, ce que les hommes lui donnaient contre les avantages de son corps chaud » (Monénembo 1986, p.153). On s'aperçoit donc qu'Oumou-Thiaga et sa fille Yabouleh vivent toutes les deux de la prostitution, faute de maris stables ; en effet, pour un foyer stable, il faut justement des conjoints stables. Mais, si la pratique de la prostitution est propre aux personnages féminins de *Les Écailles du ciel*, si *L'Aîné des orphelins* insiste sur la prostitution des petites filles dont le souci quotidien est de parvenir à « se glisser dans le lit des vicelards qui ont du pognon » (Monénembo 2000, p.55), la pédophilie, elle, a été aussi décriée dans *Un Attiéké pour Elgass*. Dans ce roman, la petite vendeuse de cacahuètes a été violée par le Libanais sous les regards envieux et excités des passants. Grâce à un trou dans le mur, les voyeurs jouissent et admirent la scène qui se termine par l'humiliation de l'enfant : « Maintenant le Libanais est debout et la fille l'essuie avec kleenex » (Monénembo 1993, p.54). Le corps de la femme devient un objet, un article, une marchandise, bref une source de revenu. Elle le vend pour sa survie et, souvent, pour la survie de toute sa famille en mal du bien-être qui suscite, pour les personnages des interrogations sur la question de l'identité.

2. Le malaise identitaire

La plupart des personnages de l'auteur, au point de vue identitaire, vivent également un profond malais. Il arrive qu'ils s'ignorent ou ne se reconnaissent plus et, par conséquent, se mettent à chercher leurs origines.

2.1. Le sentiment de dégoût comme motif de la quête identitaire

Dans les romans de Monénembo, l'exil et l'errance des personnages se justifient essentiellement par un manque, une absence ou un vide, qu'il faut combler, qu'il faut réparer, ou qu'il faut justifier, pour la simple raison que cette absence provoque un sentiment de répugnance ou de dégoût qui débouche sur l'exil intérieur. Le sujet en manque mène trop souvent une vie instable, amère et

ennuyeuse, au point de se décider de partir de là où il vit habituellement pour se chercher ailleurs là où ses racines supposées rampantes seraient en train d'errer ou de s'effriter.

C'est l'exemple d'Escritore qui a quitté l'Afrique pour le Brésil pour la simple raison qu'il ressent un vide dans sa vie. Conscient de la perte de ses racines, plus précisément de l'errance de son patrimoine culturel (*le figa*), suite à la déportation des Noirs, le protagoniste de l'auteur guinéen tient à obtenir à Salvador de Bahia des solutions idoines à ses soucis identitaires. Sources de nombreux bouleversements, l'esclavage, plus particulièrement la traite, a provoqué la dilution de l'identité des Noirs. Et c'est le Martiniquais Aimé Césaire qui le dit dans *Discours sur le colonialisme* suivi de *Discours sur la Négritude* : « Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées » (Césaire 2004, p. 23).

En d'autres termes, la rencontre de l'Occident avec l'Afrique a été, pour cette dernière, une véritable hécatombe. Elle est émaillée de vellétés, d'hypocrisie, d'oppression, d'exploitation et de torture de tous ordres. Il en ressort que l'esclave et son descendant sont tous deux perçus par leurs maîtres comme des individus soumis et conciliants ; car, comme le dit Noémie Auzas, pendant l'esclavage des Noirs, « il s'est produit, dans un mouvement d'effacement des racines, une folklorisation de la culture noire » (Auzas 2004, p.133). Aux yeux du monde, le Noir n'a plus de marques identitaires qui lui soient propres. Aussi l'esclavage s'affirme-t-il comme le premier traumatisme de la race noire. La preuve en est qu'en terre brésilienne, « *le figa* » a perdu tout son caractère sacré. Il se métamorphose en un banal bijou dont se pare tout Bahia. Les pratiques animistes, qui le perpétuent, dégénèrent en simple cérémonie carnavalesque. Il est porté par des individus sans scrupules et dont la vie quotidienne se ramène à de tragiques histoires d'argent, de drogue, de sexe et de sang. Et c'est justement dans ces conditions absurdes que les frères Baeta ont assassiné par méprise Escritore.

Comme tel, Escritore est venu à Salvador de Bahia pour chercher les siens, d'une part, et pour écrire un livre sur cette vie émaillée d'exils, d'errances et de souffrances de tous ordres, d'autre part : « J'ai de la famille ici (à Salvador de Bahia), clame Escritore. Je viens les retrouver » (Monénembo 1995, p. 28). Autrement dit, Escritore est venu au Brésil pour retrouver ses cousins et découvrir sa famille. Il les cherche et pense qu'en les retrouvant, il recueillerait les gouttes de sang çà et là distillées par l'errance de la race noire à travers le monde et à travers l'Histoire ; en effet, aux yeux de l'Africain, le sang est à la fois sacré et précieux. Il ne se perd pas. Il peut s'égarer certes, mais jamais il ne se perd pour toujours. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que Preto Velho soutient le projet d'Escritore : « Il a raison, Escritore » (Monénembo 1995, p.63). Pour lui, le sang humain reste une tache indélébile. Par conséquent, il ne peut

pas se perdre définitivement : « Le sang ne se perd pas n'importe où et, quand bien même il se perdrait, il faudrait savoir cocher l'endroit » (Monénembo 1995, p.63). En clair, les déplacements d'Escritore peuvent également être justifiés par la quête du sang, du lien familial. Escritore lui-même fait partie des déshérités de cette fabuleuse ville brésilienne qui, en quête de l'identité, célèbre quotidiennement, et avec beaucoup de faste, le panthéon vaudou.

D'une part, cette quête identitaire menée par Escritore peut également se lire comme l'allégorie de la race noire qui, en dépit de sa cassure et de son éparpillement, continue de se solidariser, se réunir. Cela dit, par-delà la servitude, les esclaves noirs se sont évertués à conserver le souvenir de l'Afrique « mère ». Pour illustrer cette quête effrénée de l'identité, de soi, dans la même œuvre, Innocencio se rappelle un film : « J'avais pensé à ce vieux film où deux chiens d'aventure coupent en deux un billet de banque dont chacun garde une moitié. Des années plus tard, ils se rencontrent, courbés et à demi aveugles. Ils doivent recoller le billet de banque pour se reconnaître » (Monénembo 1995, p. 145). Allégoriquement, ce billet de banque, dont parle Innocencio n'est rien d'autre que le « *figa* », ce tatouage clanique, cette marque d'identification ou de scarification, des Mâhis, tandis que les chiens, eux, désignent les Noirs errants dans le monde. C'est l'exemple de Leda, l'héroïne aveugle de *Pelourinho* qui renoue avec son africanité par le truchement d'une vieille chanson vaudoue que sa mère, Madalena, lui a apprise il y a très longtemps et aimait la lui chanter.

D'autre part, Escritore s'est exilé au Brésil, plus précisément à Salvador de Bahia, pour écrire. Il caresse le vœu de produire un livre sur la déportation et la traite des Noirs au Brésil. Aussi choisit-il un lieu idoine et mémorial : Pelourinho. Cette petite localité, a servi de premier marché d'esclaves noirs. Pour ce faire, à la question de savoir s'il est déjà écrivain ou non, Escritore répond : « *Rien pour l'instant*. Je ne suis pas encore écrivain. Je suis ici pour le devenir » (Monénembo 1995, p.149). Malheureusement, Escritore n'arrivera jamais à concrétiser ce projet. En effet, il sera assassiné avant qu'il n'en pose les premiers jalons.

2.2. Recherche des origines par la culture du sacré

Dans *Un Attiéké pour Elgass*, l'exil a été également motivé par une perte qui a créé un déséquilibre total dans la famille d'Elgass et d'Idjatou : la disparition du « sassa » constitue une perte immense pour la famille. Pour Idjatou, la perte de ce patrimoine culturel a apporté tant de malheurs dans leur famille. Aussi convient-il coûte que coûte de le retrouver et de le rapatrier. Or, avant la mort d'Elgass, le « sassa » était un objet profondément mythique. On en parle toujours. On ne le voit jamais. Il est toujours caché et tous ceux qui le portent sont conscients qu'il peut produire à la fois le bonheur et le malheur.

Au bar où ils se sont rassemblés pour fêter le départ de leur sœur pour Bruxelles, les jeunes étudiants guinéens errant en terre ivoirienne, savaient que

l'affaire du « sassa » devrait, d'un moment à l'autre, tourner au vinaigre. Ils savaient que cette affaire était une histoire ténébreuse qui brouillera et affectera sérieusement les relations fraternelles séculaires qu'ils entretiennent. Ainsi, la jeune Idjatou, en quête du « sassa » d'Elgass, patrimoine familial probablement errant le long de l'itinéraire sinueux et cahoteux des exilés guinéens en terre ivoirienne, ouvre, peut-être sans le savoir et sans s'y attendre, la boîte de Pandore. Personne n'ignore le mystère insondable qui entoure le « sassa » d'Elgass :

Si certains croient se souvenir d'avoir vu le sassa épinglé au-dessus de son lit (celui d'Elgass), c'est parce qu'on en a parlé récemment. À l'époque, tout le monde n'avait dû y voir qu'un machin pour touristes comme il en pilule sur les côtes africaines [...]. Où est-il passé, ce sassa ? Il existe pourtant. Sinon, le lignage ne se serait pas amusé à pousser une collégienne plus prédisposée au jeu de marelle⁴ qu'aux finasseries de l'ésotérisme à parcourir des centaines de kilomètres depuis le pays jusqu'à Bidjan.

Monénembo (1993, p. 77)

Nous comprenons donc que l'arrivée de la jeune Idjatou en Guinée marque le début du dévoilement des secrets qui ont parsemé le trajet de vie d'Elgass. Sa présence oblige les compagnons d'Elgass à avouer que le « sassa » a été volé et vendu à un Américain. Ensuite, le produit de cette vente a servi à deux Guinéens de s'enrichir. De même, la somme de 200 000 (deux cent mille) francs, retirée du compte d'Elgass, a été également détournée. Quant à la question de la mort d'Elgass, elle est restée ouverte : l'enquête a été close faute de preuves ou d'indices. Il convient, par ailleurs, de dire que le jeu d'awélé est un jeu de vérité et de mort. Tous ceux qui s'y livrent doivent dire la vérité et rien que la vérité. Ils dévoilent tout ce qu'ils savent et qui est caché ; car, par principe, dans ce jeu, tout se dit et se sait. Le mensonge n'est pas permis comme se le répètent tour à tour Habib et Badio qui s'affrontent :

Conscient de l'indiscutable supériorité de Habib en la matière, je (Badio, l'un des héros narrateurs du roman) répète d'une voix légèrement tremblante :

- Jeu d'awélé, jeu de mort.
- Parole en l'air, parole mortelle !
- Parole en l'air, parole mortelle.
- Diable dans case de celui qui ment ?
- Diable dans case de celui qui ment

Monénembo (1993, p. 97)

Justement, cette scène ne tardera pas à tourner au vinaigre ; car le jeu d'awélé est véritablement le jeu de mort. L'émotion prendra le dessus sur la vraie réjouissance. La preuve en est que dans le cas d'*Un Attiéké pour Elgass*, tous les

⁴ Jeu d'enfants qui consistent à pousser à cloche-pied un palet dans les cases numérotées d'une figure tracée sur le sol.

sujets de haine et de querelles intestines des Guinéens ont été évoqués. La hache de guerre a été déterrée et les secrets dévoilés. Finalement, l'histoire s'achève dans le sang.

Il convient enfin de dire que par ces temps de profonds malaises identitaires dus entre autres aux transformations rapides de nos sociétés, où les frontières vacillent, où l'identité fait problème, nous sommes obligés de nous redéfinir profondément ; car les traits de référence communs qui soutiennent notre identité, individuelle, sociale, ou nationale, sont mis à rude épreuve. C'est le cas de la plupart des récits de Tierno Monémbo. Ils sont au croisement du réel et du mythique. C'est Funga dans *L'Aîné des orphelins* qui soutient que le génocide a été possible parce que les Blancs ont déplacé le rocher sacré de la Kagera et parce que les Noirs ne veulent plus vénérer leurs dieux : « Ah, c'est de notre faute à nous autres anciens ! Nous avons négligé les dieux, ces derniers temps. Nous avons servi celui des autres. Nous le paierons » (Monémbo 2000, p.147). Pour le sorcier Funga, tous ces événements malencontreux se justifient par le fait que l'on préfère adorer le Dieu des Blancs en lieu et place des nôtres, ceux que nos aïeux ont servis et vénérés. C'est Idjatou dans *Un Attiéké pour Elgass* qui fait remarquer que sa famille essuie malheur sur malheur depuis l'égarément et l'errance du « *sassa* ». C'est enfin Escritore dans *Pelourinho* qui estime retrouver « *le figa* » probablement dans les coins et recoins de Salvador de Bahia. En fait, nous avons traité du malaise social comme source de la recherche identitaire.

Si nombre de citoyens quittent leurs patries pour d'autres pour des raisons politiques, d'autres le font également pour des raisons économiques et identitaires. Beaucoup entretiennent ainsi un flou identitaire ou disposent d'une identité problématique, biaisée. Par exemple, né de père hutu et de mère tutsie, Faustin Nsenghimana n'est jamais arrivé à comprendre ce qui s'est passé au Rwanda. On parle de génocide : les Hutu et les Tutsi s'entretuent. Autrement dit, les parents de son père et ceux de sa mère s'entredéchirent. Mais lui-même, de quel côté va-t-il se placer ? Est-il Hutu ? Est-il Tutsi ? Est-il les deux ou ni l'un ni l'autre ? Le garçon trouve que l'heure est grave et qu'il faut que son père lui précise son identité : « Il est important de savoir qui on est, non ? Surtout par les temps qui courent » (Monémbo 2000, p.139). Ce flou identitaire observé chez Faustin Nsenghimana fait écho à l'identité de Leda et à celle d'Escritore dans *Pelourinho*. On n'est jamais arrivé à cerner l'identité de Leda. Quant à Escritore, aucune précision n'a été faite sur ses véritables nom et prénoms : « Escritore », en portugais veut dire simplement « écrivain » et « Africano », « Africain ». De même, Escritore parle peu et rejoint en cela l'insaisissable petit-fils de Sibé : Cousin Samba. Cependant, tous ces personnages ne sont guère différents d'Elgass que tout le monde croyait connaître, mais que personne ne connaît en réalité : « Nous croyions le connaître et l'aimer, nous n'avons fait que le côtoyer » (Monémbo, 1993, p. 118). Cela, dit, Elgass n'a jamais été connu de

ses pairs. Bref, les personnages de Tierno Monénembo vivent tous cachés. Leur identité est des plus confuses, des plus masquées.

Conclusion

Notre problématique de départ était de voir de plus près les conditions dans lesquelles les personnages des fictions de Tierno Monénembo, dans une atmosphère délétère entretenue par un régime dictatorial, mènent leur vie. A travers notre analyse, les personnages souffrent d'une manière ou d'une autre dans leur peau. Ils quittent leur lieu d'origine pour un autre loin de leur assurer un avenir radieux. Ils entretiennent des rapports perturbés avec le temps tout comme avec leurs milieux. Les personnages, au point de vue identitaire sont affectés sérieusement dans leur for intérieur. Cette conscience de leur existence perturbée les métamorphose. A ce niveau, ils découvrent ce qu'ils ne sont pas et se trouvent face à la remise en question de leur identité. Leur exil entraîne leur exclusion identitaire et en même temps et les fait devenir autres à tel point que la période de l'exil nourrit leur nostalgie de la terre natale où, aussi, ils ne se retrouvent pas. Tierno Monénembo produit ses œuvres en tant créateur. Auteur engagé, il montre que le thème du malaise social engendrant la question identitaire fait partie de la condition humaine. Car l'homme, où qu'il soit, ne saura point son point d'ancrage. Il finira toujours par se lancer dans la quête de son identité.

Références bibliographiques

- AUZAS, Noémie. 2004. *Tierno Monénembo, une écriture de l'instable*, Paris, L'Harmattan,
- GNANOU, Sélom Komlan, « Tierno Monénembo : la lettre et l'exil » in *Tangence : l'exil dans les littératures francophones*, N°71, 2003.
- Césaire et nous. Une rencontre en l'Afrique et les Amériques au XXI^e siècle* (en collaboration avec vingt autres auteurs), Paris, Editions Cauris, 2004.
- MONENEMBO Tierno. 1986. *Les Écailles du ciel*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO Tierno. 1991. *Un Rêve utile*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO Tierno. 1993. *Un Attiéké pour Elgass*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO Tierno. 1995. *Pelourinho*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO Tierno. 2000. *L'Aîné des orphelins*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO Tierno. 2006. *La Tribu des Gonzesses*, Paris, Editions Cauris,
- MONENEMBO Tierno. 2008. *Le Roi de Kahel*, Paris, Seuil.